

Comment la Gauche a kidnappé

Auteur : Bernard Carayon*

Dans un essai incisif et polémique, Bernard Carayon, ancien député UMP du Tarn et maire de Lavaur, revient sur « l'icône » Jean Jaurès, « celui dont la gauche se réclame sans cesse ». Et Bernard Carayon n'hésite pas à contredire un certain nombre d'idées reçues. « Dans le Tarn, à Toulouse, à Paris, Jaurès a posé les fondements d'un socialisme introuvable, un socialisme lucide sur son temps, respectueux des valeurs dans lesquelles peut se retrouver un homme de droite : la nation, l'entreprise, le mérite républicain, la famille, les racines terriennes. Bien loin des lunes soixantehuitardes d'une gauche libertaire qui voudrait changer de peuple parce qu'il ne lui ressemble plus... » va jusqu'à écrire l'ancien député.

* Bernard Carayon, ancien député du Tarn, Maître de conférences Sciences Po Paris.



Lorsque je regarde ce qu'est devenu Jaurès aujourd'hui, je pense parfois avec un mélange de peine et d'amusement au célèbre vers de René Char : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament. »

Ces quelques mots nous livrent la clé du drame de Jaurès, mort avant de nous avoir dit les ultima verba.

Apôtre, icône, prophète, saint patron ? Cent ans après sa mort, Jaurès est plus que jamais dans les mémoires. Mais il est aussi, de façon plus douteuse – comme dans toute commémoration républicaine qui se respecte –, de toutes les invocations ou incantations possibles et imaginables. Dans sa vie de tribun, il a pris position sur presque tout. Assez de sources donc, politiques, oratoires ou journalistiques, pour trouver une citation ou une déclaration qui donnerait enfin contenance à la vacuité de notre débat politique. Véritable saint laïc de notre siècle en mal d'inspiration, Jaurès nous cède en legs son engagement humaniste et ses pensées visionnaires. Un legs confisqué par la gauche, avec zèle et sans partage, jalousement protégé par les gardiens du temple : ils veillent au respect de l'orthodoxie jaurésienne. Et pourtant, le Parti socialiste est-il le mieux qualifié pour se réclamer de Jaurès ? Mieux encore, aujourd'hui, comment pourrait-il se reconnaître en lui, à en juger d'après le grand écart qui sépare les solides convictions du tribun et les vieilles lunes

d'un parti tiraillé entre ses racines historiques et sa dérive « bobo-libertaire » ? Distance flagrante entre les messages, là où le Parti socialiste n'ose guère revisiter certaines positions de Jaurès, trop perturbantes pour les hiérarques de la rue de Solferino. Confusions évidentes dans cet héritage que tous les partis politiques se disputent, comme si la seule référence à Jaurès suffisait à donner une certaine noblesse d'âme aux discours politiques. Jaurès pourrait-il souscrire aujourd'hui aux positions dogmatiques du Parti socialiste ? Il est permis d'en douter lorsqu'on visite les thèmes sociétaux qui lui tenaient à cœur. La pensée de Jaurès se situe, sur beaucoup de sujets, à des années-lumière du « boboland » contemporain.

Évoquons quelques distorsions si révélatrices de l'imposture socialiste.

Première surprise, première distorsion : partisan d'un État-Providence raisonné, Jaurès a une conscience aiguë d'une solidarité équitable au nom de laquelle tout le monde contribuerait à hauteur de ses moyens. Une conception digne et pragmatique si éloignée de notre solidarité dévoyée, où les classes moyennes paient pour les plus riches et les plus pauvres. [...]

Deuxième surprise, deuxième distorsion : le profond respect que Jaurès voue au fait religieux dans sa conception d'un socialisme tolérant. Tout le contraire de la posture socialiste de notre temps, arc-boutée sur l'athéisme. Une anecdote illustre combien il assumait sans complexe la place de la spiritualité dans sa représentation du monde. [...] Pour Jaurès, cette soif de spiritualité n'entre jamais en contradiction avec ses convictions

socialistes" : une disposition intellectuelle impensable, voire incompatible, pour les socialistes de notre génération.

Troisième surprise, troisième distorsion : le rôle primordial que Jaurès accorde à la famille dans son rôle de consolidation de la démocratie. Cellule souche de la société, cocon protecteur de l'éveil de l'enfant, matrice d'une éducation dispensée avec amour, la famille est le pivot d'une pédagogie épanouissante dans l'intérêt supérieur de la nation. [...] L'intelligentsia du Parti socialiste souscrirait-elle aujourd'hui à ce vibrant éloge de la famille et de sa forme traditionnelle ?

Quatrième surprise, quatrième distorsion : les multiples divergences entre Jaurès et ses héritiers autoproclamés sur les implications sociales d'une « République une et indivisible ». Parce que Jaurès était avant tout un « homme de son temps » – alibi exonérateur servi par les gardiens du temple –, son antisémitisme culturel, largement partagé par les intellectuels socialistes de la fin du XX^{ème} siècle, ne peut qu'indisposer notre intelligentsia socialiste, qui voudrait tant le purifier de toute salissure... Or ses déclarations sont aussi insupportables que celles de Dieudonné, à la différence que Jaurès traite le sujet avec un sérieux qui jette une ombre troublante sur sa conscience humaniste.

La plupart du temps, ses prises de position ne sont pas frappées d'anachronisme. Tout au contraire, elles résonnent aujourd'hui comme une mise en garde que ses héritiers s'obstinent à ne pas entendre. À l'appui du projet de loi consacrant la reconnaissance des langues régionales, nos élites socialistes présentent-elles Jaurès comme un chantre de l'Occitanie ?

Extraits

Jaurès

Imposture ! Jaurès, certes, parlait l'« occitan », mais il ne s'est jamais départi, au nom de la priorité qu'appelle l'unité nationale, de la prévalence de l'enseignement du français dans les écoles de la République. Il admire le creuset culturel des identités régionales, mais ne cède jamais à la tentation du communautarisme : reconnaître des droits spéciaux à certaines minorités porterait atteinte à la cohésion nationale, celle que la Révolution française a eu tant de mal à concrétiser.

Nos hiérarques socialistes vouent-ils une suspicion malade au monde de l'entreprise et au patronat ? Archaïsme ! Jaurès vouait, lui, un profond respect à l'entrepreneuriat, comme le montre sans appel son célèbre éditorial sur les « misères du patronat ».

Nos inénarrables tiers-mondains de salons reprennent-ils à leur compte l'indignation de Jaurès sur le traitement des peuples opprimés ? Illusion ! Jaurès, vertueux colonialiste dans le sillage de Jules Ferry, était fier que la France apportât ses « Lumières » aux populations non civilisées des antipodes, même s'il n'oubliait pas de dénoncer les exactions de certains colons cupides. Les chiens de garde du culte jaurésien persistent-ils à célébrer l'« apôtre du pacifisme » ? Abus de langage ! Jaurès a exploré des voies de médiation internationale pour éviter la guerre mais il n'a jamais appelé l'armée française à capituler en rase campagne.

Ces quelques exemples, et bien d'autres, éclairent un Jaurès dépossédé de sa réalité, de sa vérité, de sa sincérité, pour servir une cause militante à laquelle il n'aurait jamais pu s'identifier, et légitimer une malhonnête pirouette historique : la culpabilisation de la droite, longtemps rétive à la colonisation et partagée, pour le moins, sur la question de l'antisémitisme.

Que reste-t-il aujourd'hui du vrai Jaurès ? Les socialistes célèbrent son culte, vénèrent ses reliques, ordonnent une liturgie pour s'appropriier l'icône.

Première emprise, première confusion : l'héritage moral de Jaurès. Un grand trouble règne, parmi les cadres socialistes, à propos de cette revendication testamentaire. Claude Bartolone, le président de l'Assemblée nationale, au moment de célébrer le centième anni-

versaire du meeting du Pré-Saint-Gervais, le 25 mai 2013, semble curieusement prendre ses distances sous prétexte d'hommage magnanime¹ : selon lui, « les socialistes ne sont pas propriétaires de Jaurès parce qu'il est avant tout l'héritage de la France, un visage de la France ». À la même tribune, quelques minutes après, le Premier ministre d'alors, Jean-Marc Ayrault, s'empresse de le désavouer pour faire œuvre d'appropriation : « Le vrai héritage de Jaurès, c'est nous qui l'avons aujourd'hui en mains. » Allusion à peine voilée à la profanation du culte que le Front national commit lors des élections européennes de 2009, lorsqu'un de ses candidats osa proclamer sur une affiche que « Jaurès aurait voté Front national ». À défaut de testament, on en crée un. [...]

Deuxième emprise, deuxième confusion : la guerre de dévolution entre socialistes et communistes autour de la loyauté due à la pensée jaurésienne. Au lendemain de la scission de 1920 jusqu'aux grandes heures du Front populaire, chacun se réclame d'une parfaite orthodoxie.

Seule parenthèse étrange, unique dans les annales de la gauche prolétarienne, la période 1926-1934 au cours de laquelle le Parti communiste dénonça Jaurès comme un traître démagogue, un « professeur bourgeois moyen » qui ne pouvait s'extirper de « l'idéalisme qui pèse sur lui de tout son passé ». Loin de ce procès à charge, l'extrême gauche française célèbre à présent Jaurès tel un visionnaire. [...]

Troisième emprise, troisième confusion : la sainte élévation de Jaurès en emblème d'un engagement sacrificiel. À droite comme à gauche, Jaurès est proclamé héros national dès qu'un président foule sa terre de mission pour y battre campagne. À Carmaux, le 25 mars 1960, le général de Gaulle initie le ralliement de la droite au culte du martyr républicain : « Sa pensée a marqué si profondément l'esprit français au moment où il le fallait, toujours dans le sens de la générosité, toujours dans le sens de la France. Je le salue, je salue sa mémoire. » [...]

Plus audacieuse encore, plus anachronique aussi, l'envolée lyrique de François Hollande le 16 avril 2012 à Carmaux.

Devant la statue de Jaurès qu'il vient d'honorer d'une gerbe, il salue celui qui fut « capable d'allier l'idéal et le réel, la radicalité et la responsabilité » : « Je me réclame de la synthèse de Jaurès, cette belle et utile synthèse. »

Mythe tenace que celui de « l'homme de synthèse », alors que toute sa vie durant Jaurès paya d'un lourd tribut son intransigeance, qui lui valut d'être marginalisé dans les rangs des socialistes guesdistes. [...]

Quelle que soit la façon dont le Parti socialiste veuille encore nous confisquer l'icône Jaurès – en lui vouant un culte de la personnalité ou en l'érigant en messie de son catéchisme républicain –, il faut bien admettre que les jeunes générations ont du mal à situer le personnage dans la vie politique française. Cinglante démonstration lors du centenaire Jaurès qu'a célébré, en février 2014, le collègue éponyme de Castres : après la projection du téléfilm *Qui a tué Jaurès ?* – une œuvre oecuménique de Fabienne Servan-Schreiber, riche de clichés éculés –, les collégiens n'ont pu se construire une idée précise du personnage, abreuvés en une journée des épîtres fondateurs de la geste jaurésienne. « C'est important d'en savoir un peu plus sur lui, a confié un collégien au journaliste d'un hebdomadaire local. Il est mort pour avoir défendu ses opinions. Je ne sais pas si j'aurais fait pareil à sa place. » Réflexe classique d'identification au « martyr de la paix » qu'une vulgate bien rodée associe au complaisant « devoir de mémoire » sans chercher à restituer la dimension proprement personnelle et humaine du personnage.

Et pourtant, loin des musées où l'Histoire l'a enfermé, l'homme Jaurès – avec sa spontanéité, son optimisme, ses excès parfois – nous en dit beaucoup plus que son œuvre prolifique. De ses aspérités et de ses ambiguïtés jaillit le portrait d'un autre Jaurès, du vrai Jaurès : celui qui dérange tant la gauche bien-pensante, celui que le Parti socialiste aurait tout intérêt à oublier... parce que Jaurès nous en révèle aujourd'hui toutes les impostures. ■

Comment la Gauche a kidnappé Jaurès - Bernard Carayon - Editions Privat - 184 pages

© Avec l'aimable autorisation des éditions Privat